



HAL
open science

Les enfants dans la guerre

Yoram Mouchenik, Entretien Avec, Alfred Brauner

► **To cite this version:**

Yoram Mouchenik, Entretien Avec, Alfred Brauner. Les enfants dans la guerre. L'Autre, A paraître.
hal-01616664

HAL Id: hal-01616664

<https://hal.science/hal-01616664>

Submitted on 13 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les enfants dans la guerre

Entretien avec Alfred BRAUNER

par Yoram MOUCHENIK



Alfred Brauner est né à Saint-Mandé Tourelles en région parisienne en 1910. Polyglotte et Germaniste, les circonstances et les choix politiques le conduiront, avec son épouse Françoise, aux côtés des républicains espagnols pendant la guerre d'Espagne et dans la résistance antifasciste en France. Le parcours d'Alfred et Françoise Brauner représente une vie d'en-

gagements auprès des enfants en souffrance ; d'abord les enfants victimes de la guerre, les enfants déplacés pendant la guerre d'Espagne, les enfants juifs réfugiés après la nuit de Cristal d'Allemagne et d'Autriche en 1938, les enfants juifs survivants des camps de concentration en 1945, également après-guerre les enfants perturbés du nord de la France après quatre ans d'occupation et de guerre. Avec peu de formation préalable, Françoise et Alfred Brauner apparaissent comme de véritables précurseurs dans la prise en charge psychosociale des enfants victimes de la guerre. À partir des années 1950, ils vont créer le premier externat pour enfants autistes et polyhandicapés à Paris et poursuivront leurs activités thérapeutiques et leurs recherches auprès de ces enfants dans deux centres d'accueil à Saint-Mandé Tourelles. Les prises de position d'Alfred Brauner pouvaient prendre un tour très polémique notamment sur la place de la psychanalyse, sur les travaux de Bruno Bettelheim ou sur la nature des traumatismes psychiques. Monsieur Alfred Brauner avait souhaité répondre à mes questions par téléphone, âgé de 92 ans, ayant perdu son épouse l'année précédente, il se sentait souffrant et trouvait son bureau trop désordonné pour me recevoir chez lui. Il est décédé en décembre 2002.

Yoram Mouchenik (L'autre) : Vous avez été avec votre épouse Françoise des précurseurs dans la prise en charge des enfants soumis aux violences de la guerre.

Alfred Brauner (A.B.) : Oui, ce sont les guerres qui nous sont tombées dessus. Nous avons peu de mérite.

L'autre : Oui mais à cette époque, dans les années trente, cette prise en charge n'existait pas.

A.B. : C'est aussi parce que j'ai vécu consciemment la première guerre mondiale. J'ai conduit papa à la guerre et j'ai fait, à ma connaissance, le premier dessin d'enfant sur la guerre quand mon père est passé par la gare. Le train avec des wagons à bestiaux est passé très lentement par une gare de triage. Nous avons été prévenus par un cheminot, c'était le 7 janvier 1915, il faisait très froid à six heures du matin, et subitement un homme a été jeté par-dessus la tête des soldats hors des wagons, c'était mon père que ses camarades ont jeté pour qu'il puisse nous embrasser. J'avais quatre ans et demi, j'ai dessiné cela et l'on m'a posé récemment la question : « Pourquoi tu n'as pas dessiné les yeux, la bouche, etc. ? Et là je me suis rappelé, je n'ai pas dessiné parce qu'ils avaient tous des mouchoirs devant les yeux. Ils pleuraient tous, y compris le conducteur du train qui forcément a ralenti pour que papa puisse nous embrasser.

L'autre : Peut-on reprendre votre biographie ?

A.B. : Je suis né le trois juillet 1910 Saint-Mandé dans le Val-de-Marne. J'ai un grand-père alsa-

rien qu'il a changé au moins trois fois de nationalité et j'ai de la famille en Allemagne et en France. J'ai été séparé de mes parents très tôt. Maman ne pouvait pas m'élever car un frère est tombé tuberculeux, alors j'ai été hors de ma famille, en pension, pendant plusieurs années.

FREUD M'A PINCÉ LA JOUE, VOUS VOYEZ ÇA ? UNE JOUE HISTORIQUE !

L'autre : Quel a été votre itinéraire d'étudiant ?

A.B. : Mon père était à un moment donné au consulat de France à Vienne en 1919. Comme dans la famille, on parlait allemand, il devenu interprète mais il a quitté presque aussitôt, il ne voulait pas être occupant, il avait une conscience politique, c'est une chose que j'apprécie beaucoup de la part de mon père. J'ai décidé de devenir Germaniste et professeur d'allemand, puisque enfant, j'étais à Vienne et une année en Tchécoslovaquie mais entre temps, les nazis sont arrivés et j'aimais beaucoup moins l'Allemand. J'ai terminé un doctorat et l'équivalence d'une agrégation à Vienne en 1934.

L'autre : Vous étiez en Autriche et vous avez vu la montée du nazisme, quels sont vos souvenirs de l'époque ?

A.B. : Cela m'a effrayé. C'était affolant, cette haine de tout ce qui n'était pas allemand et germanique.

L'autre : Et qu'est-ce qui avait amené votre famille à vous scolariser en Autriche ?

A.B. : Mon père avait été nommé à Vienne. Ensuite, j'ai fait mon service militaire en France et je suis allé en Espagne rejoindre ma femme qui travaillait en chirurgie et je me suis occupé des enfants.

L'autre : Qu'est-ce qui vous avait conduit dans cette direction ?

A.B. : Mon oncle, le frère de ma mère était neuropsychiatre à la Salpêtrière, il est venu à Vienne en 1926, j'avais seize ans et il m'a présenté à Freud. Freud m'a pincé la joue, vous voyez ça ? Une joue historique ! En 1928-29 en Autriche j'ai fait un stage dans le premier établissement qui s'occupait d'enfants criminels à Kraïzer-Eberzdorf, ce stage m'avait passionné.

L'autre : Très tôt vous vous êtes intéressé à ces questions-là ! Est-ce que par la suite vous êtes resté influencé par la psychanalyse ?

A.B. : Non, je suis devenu très adversaire, mais il ne faut pas trop le clamer, parce que quand on n'est pas psychanalyste, on est très mal vu ! Quand on a vu des enfants dans la guerre, on ne croit plus trop aux sentiments complexes. Je suis considéré comme anti-psychanalytique, je ne suis pas anti-psychanalytique, je trouve que c'est une philosophie idéaliste qui ne tient pas debout.

L'autre : Comment vous avez été conduit à vous retrouver en Espagne et à participer à la guerre d'Espagne ?

A.B. : Ma femme m'a rejoint à Paris, elle était autrichienne et viennoise avec un doctorat de médecine. Il y avait le danger de guerre. Tout le monde le savait, en 1934 il y avait les Croix de feu, en

1936 le front populaire et l'on était convaincu que l'année suivante il y aurait la guerre. À Munich, ils sont allés repousser la guerre d'une année. Alors on a dit à Françoise, si vous restez à Paris et s'il y a la guerre vous serez interné. Il fallait qu'elle rentre en Autriche ou qu'elle m'épouse. C'était une féministe décidée, elle a accepté le mariage jusqu'au moment où elle a découvert que, pour avoir un passeport, il faudrait mon autorisation. Alors elle a pris sa valise, elle voulait repartir à Vienne. Finalement elle a eu confiance en moi et elle est restée. Le 12 juillet 36 la guerre d'Espagne a éclaté, les républicains espagnols ont cherché des médecins et elle s'est proposée. Puisqu'elle avait un diplôme de médecine d'urgence, on l'a acceptée avec joie et elle a été intégrée en Espagne dans une équipe médicale Tchèque. Ma femme a été envoyée à Benicàssim au sud de Barcelone et moi je faisais mon service militaire en France.

L'autre : Ensuite vous l'avez rejoint ?

A.B. : Oui avec beaucoup de mal, parce que pendant une année, je n'ai eu aucune nouvelle d'elle, la raison était qu'on s'écrivait en sténo et c'était des signes cabalistiques hautement suspects, donc les lettres ne sont pas arrivées. Est-ce que c'était de la censure de la caserne à Metz où je me trouvais ou est-ce que c'était le coup de censure à la frontière espagnole, je ne le sais pas. Elle était assistante en chirurgie pendant dix-huit mois et après elle est montée à Mataro qui est à trente kilomètres au nord de Barcelone et là elle était l'assistante d'un chirurgien américain qui s'appelait Eloffer, et elle est restée encore six mois.

L'autre : Qu'est-ce qui avait amené son engagement et le vôtre du côté des républicains espagnols ?

A.B. : À Vienne j'étais plutôt social-démocrate. Vienne est très particulière, c'est quand même très proche de l'URSS¹, nous étions anticommunistes tout en étant très de gauche, plus de gauche que les socialistes ne l'ont jamais été.

L'autre : Comment vous avez commencé vos activités avec les enfants en Espagne.

IL Y AVAIT DES MILLIERS D'ENFANTS À ÉVACUER

A.B. : C'était un ordre du commissaire politique. J'ai compris que ma femme ne repartirait pas d'Espagne. C'est là que j'ai dit, moi aussi je reste en Espagne, je suis républicain, je veux faire quelque chose. J'ai été reçu par le commissaire politique suprême qui était Luigi Gallo et il m'a dit : « Dans six mois, les brigades n'existent plus ». C'était pour calmer les démocraties occidentales qui avaient trop peur que l'URSS mette la main sur l'Espagne. Il fallait que les brigades soient dissoutes et c'est ce qui est arrivé, les brigades sont parties début 1938 et Gallo m'a dit : « Écoutez, on connaît votre biographie », des brigadistes blessés ou en congés, avaient créé un peu partout des foyers pour les enfants évacués. C'était un phénomène de masse, il y avait des milliers d'enfants à évacuer

surtout de Madrid d'abord, et un peu partout il y avait comme des foyers. Ils étaient éparpillés. Il m'a donné un chauffeur, il m'a donné un photographe profession-



nel et nous avons fait le tour de ces foyers autant que l'on pouvait les retrouver et là j'ai découvert vraiment un problème « l'enfant dans la guerre » et c'est resté le but de ma vie. Il fallait aller de foyers en foyers, les responsables de ces foyers étaient des gens simples, des instituteurs, l'école en Espagne ne l'oubliez pas, a été créée en 1931, c'est-à-dire cinq ans avant la guerre. Il n'y avait pas d'école publique ; il n'y avait que des écoles de privilégiés, une injustice terrible. Les responsables des foyers étaient de braves dames qui avaient pitié des enfants, le mot pitié est très péjoratif à mon avis. Des filles du peuple, mais qui avaient l'avantage énorme d'être très certainement des filles aînées d'une famille nombreuse et qui savaient s'occuper d'enfants.

L'autre : Quelles ont été vos premières perceptions de ces enfants et de ce que vous pourriez mettre en place avec eux ?

¹ Union des républiques socialistes soviétiques, dissoute en 1991.

A.B. : Il fallait trouver une méthode et je suis un scientifique, un universitaire, quand je vois un problème, je l'aborde de façon scientifique, c'est-à-dire systématique. Vous savez, devant une telle situation, il faut faire face, et après on se fait sa doctrine, c'est très difficile à résumer, mais j'ai découvert ce que l'on appelle aujourd'hui l'art-thérapie, c'est-à-dire qu'un beau jour, les enfants m'ont apporté, dans une situation précise que j'ai raconté souvent, des dessins d'enfants, des dessins qui étaient parlants. Quand on voit un tel dessin ou quand on entend un tel poème, des poèmes très maladroits, mais d'un lyrisme extraordinaire, et bien à ce moment-là on découvre l'art-thérapie qui n'est pas du tout ce que l'on fait aujourd'hui sur le plan pseudo-médical. J'ai vu ces dessins, et quand on voit ces dessins, immédiatement on a envie, non pas de les interpréter, mais de les comprendre.

L'autre : À partir de là vous avez commencé à développer une méthode ?

A.B. : Non, une méthode, cela ne s'invente pas, cela ne se crée pas, cela s'impose. Après est venu *Guernica*² et nous avons reçu un transport de *Guernica*. Quand on voit des enfants démolis comme ces enfants l'étaient, à ce moment là, les dessins c'est un drame.

L'autre : Comment vous avez travaillé avec les dessins et avec les enfants justement ?

A.B. : Ces enfants, il fallait les calmer, il fallait les rassurer, il fallait les instruire. Tout ça c'est tellement banal, il ne faut pas chercher

à théoriser, il fallait faire face. Je n'ai jamais proposé à un enfant de dessiner. Les enfants ont dessiné et quand ils ont vu un enfant dessiner, un deuxième est venu et moi aussi. Et quand un apportait

C'ÉTAIT D'UNE SPONTANÉITÉ ABSOLUMENT EXTRAORDINAIRE. LES MÉTHODES SE SONT IMPOSÉES À MOI.

un poème qui était bouleversant et que j'ai là sous les yeux, tout de suite un autre a dit, « moi aussi, moi aussi ». C'était d'une spontanéité absolument extraordinaire. Les méthodes se sont imposées à moi. Les traumatismes, quand on parle de traumatisme, il faut avoir vu ces enfants réagir. Il y a eu un bombardement de l'Hôpital et le foyer des enfants a été démoli, détruit. C'étaient des hydravions italiens qui ont fait ça. Il visait la route qui était derrière. D'autant plus qu'ils tiraient mal, c'était le foyer qui prenait mais à la suite de ça, il y a eu des symptômes que les neuropsychiatres considèrent aujourd'hui avec étonnement, et bien qui étaient là, c'était évident.

L'autre : Ce travail avec les enfants a duré combien de temps en Espagne ?

A.B. : Une année et je suis revenu en France en très mauvais état de santé, ma femme aussi était amaigrie, nous étions terriblement amaigris, on n'avait pas mangé et presque aussitôt, on nous a recrutés pour les enfants de la nuit de Cristal³.

L'autre : Qui vous a recruté à l'époque ?

A.B. : Des relations ont dit, voilà des spécialistes de l'enfant et voilà des enfants qui viennent

d'Allemagne, c'était un comité interconfessionnel et de l'argent des Rothschild, une baronne de Rothschild et Édouard de Rothschild qui m'ont accueilli avec beaucoup de méfiance, car

je venais de l'Espagne rouge mais finalement ils n'avaient pas mieux. Il y avait deux châteaux appartenant aux Rothschild, l'un était pour les enfants observant des règles religieuses et l'autre pour les laïcs. Demain, je suis invité chez des survivants de cette époque. Des enfants qui ont aujourd'hui 80 ans.

PRESQUE AUSSITÔT, ON NOUS A RECRUTÉS POUR LES ENFANTS DE LA NUIT DE CRISTAL

L'autre : Cela veut dire qu'à l'époque, ces enfants avaient perdu leurs parents dans la nuit de Cristal ?

A.B. : Non pas perdu, c'était à mon avis plus tragique, ils avaient quitté, ils avaient été mis dans un train et le père était à Dachau où je ne sais où, et la mère restait en

² Le lundi 26 avril 1937, jour de marché, quatre escadrille de la Légion Condor allemande (escortées par des bombardiers italiens) et des avions de chasse allemands, procèdent au bombardement de la ville afin de tester leurs nouvelles armes. Le bombardement de Guernica fut un événement majeur de la guerre d'Espagne, qui contribua à internationaliser la médiatisation du conflit, par l'intermédiaire notamment du célèbre tableau de Pablo Picasso représentant la scène (source Wikipedia).

³ Nuit du 9 au 10 novembre 1938.

attendant d'être déportée. Vous voyez l'ambiance ? C'était un comité international, il y a eu deux trains, un train pour l'Angleterre et un train pour Paris. Le train de Paris c'était à peu près 280 en-



fants, je crois, séparés en deux, les religieux et les pas religieux. Nous étions quatre avec des enfants non religieux c'était très lourd, 130 enfants. À La Guette, c'est du côté de Lagny. Moi je trouvais cela totalement raté parce que ces enfants, il fallait compter les assimiler en France, il fallait les mettre tout près de Paris, or ils étaient isolés.

L'autre : Quel a été votre travail auprès de ces enfants ?

A.B. : Tout, sauf la femme de ménage qui était là et une cuisinière. Tout le reste était pour nous. Ma femme était infirmière, éducatrice, professeur de sport et tout.

L'autre : Et vous-même au niveau éducatif ou thérapeutique qu'est-ce que vous avez fait ?

A.B. : Le mot thérapeutique est de trop. À l'époque on ne parlait pas tant de thérapie. Non, on s'occupait de tout, il fallait que les enfants soient à la fois,

entourés, instruits, etc. Je peux vous donner un épisode. Ils avaient un complexe, ce que les adlériens en psychologie appellent « complexe d'infériorité ». Il n'y avait que les enfants Nazi qui savaient ceci et cela, qui étaient sportifs et tout. J'étais très sportif et j'ai organisé un entraînement sportif. Je possédais les normes atteintes par les jeunes hitlériennes de tous niveaux que nous avons atteints progressivement dans toutes les sortes de sports et nous les avons dépassés. Voilà de la théra-

peutique.

L'autre : Avec l'avantage c'est que vous parliez l'allemand, donc vous pouviez communiquer avec eux ?

A.B. : Oui mais, le directeur était allemand, c'était un pédagogue d'un courant pédagogique ultramoderne, Ernest Jablonski, sa femme est encore en vie et je la verrai demain. Ces enfants s'écrivent, se visitent, ils sont éparpillés dans le monde. Il y a un groupe assez fort en Israël, alors en ce moment, je ne vais pas le voir, je ne suis pas d'accord avec la politique israélienne. Je suis ne suis absolument pas sectaire, mais en ce moment je vous dis très franchement la situation me peine pour les enfants palestiniens, parce que c'est insupportable. Un groupe vient à Paris et il doit y en avoir une dizaine en France.

L'autre : Combien de temps a duré votre travail avec ces enfants de la nuit de Cristal ?

A.B. : Jusqu'à la guerre, jusqu'au 1^{er} septembre 1939. Ils sont arrivés en février-mars 39, je peux me tromper pour la date, et je les ai quittés pour être mobilisé. Un nouveau directeur avait visiblement peur de la concurrence et il a congédié ma femme, ce qui est en temps de guerre n'était pas très convenable. Ensuite nous étions dans la résistance active. Je louais un appartement et nous avons logé la résistance autrichienne pendant trois ans. Mais le réseau de Geneviève De Gaulle était installé en Face, ça a sauté et il a fallu déguerpir le 27 juillet 1943, les Autrichiens ont presque tous été tous arrêtés et nous deux ont échappé, parce que la gestapo était trop gourmande, elle voulait retrouver à travers nous d'autres résistants. Elle nous a laissés courir et ça a suffi pour que l'on disparaisse.

L'autre : À quel moment après guerre vous reprenez contact avec les enfants ?

A.B. : C'est très simple, je suis sorti de la clandestinité, j'étais dans une commission d'épuration à un moment donné, oui et un beau jour quelqu'un m'a dit : « Il y a eu des enfants dans les camps de concentration, tu devrais y aller ». Au moment où je m'apprêtais avec ma femme à aller à Buchenwald, il y a eu un transport qui est arrivé et là j'ai été recruté avec ma femme pendant trois mois pour l'accueil de ces enfants.

L'autre : Un accueil pris en charge par qui ?

A.B. : C'était l'OSE⁴, une organisation juive très sympathique

⁴ Œuvre de secours aux enfants, créée en 1912.

mais trop orientée. Ils ne voyaient que le problème juif, et c'était pour moi politiquement inadmissible ! N'est-ce pas ? Il faut surtout ne pas tomber dans un anti-nationalisme. C'était très nationaliste dans le sens juif, mais il ne voyait que le problème juif, de sorte qu'il y avait les enfants tchèques et je me suis empressé d'alerter le consulat tchèque pour que ces enfants soient repris.

L'autre : Et vous-même, vous avez pu exercer votre action éducative ?

A.B. : Mais il ne faut pas prendre cette chose-là sur le plan hautement philosophique, nous étions des praticiens. Ces enfants étaient très méfiants, le pluriel est déjà difficile. Il y avait des enfants juifs polonais qui étaient internés, emprisonnés depuis 1939 et qui étaient survivants. Il y avait des enfants hongrois et roumains qui étaient en camp pendant une année. Ils étaient très amaigris, faute d'avoir mangé, mais ils n'avaient passé qu'une année et tous ceux qui étaient à peu près costauds ont survécu. Il y avait une inimitié fantastique, une agressivité terrible. À ajouter à cela qu'un jour est arrivé un homme, Gustave, qui était au camp responsable du groupe des enfants juifs polonais. Il était polonais lui-même et à cette époque tous les libérés étaient fortement pro-soviétiques. Et donc il était considéré comme un ennemi par la direction sioniste du centre d'accueil d'Écouis et dénoncé aussitôt à la gendarmerie française qui n'avait rien lui reprocher, ils l'ont relâché au bout de deux semaines environ, c'était déjà de trop.

L'autre : Il y avait des professionnels qui participaient au travail avec vous ?

A.B. : Non, en dehors d'Ernest qui était avec moi à La Guette, il n'y avait pas de professionnel.

L'autre : Quelles ont été vos perceptions des traumatismes de ces enfants quand ils arrivaient ?

A.B. : Un jour, j'ai dit : « Il faut faire avec les gosses un rassemblement ». J'ai cherché le mot pour rassemblement. Comment le traduire et encore aujourd'hui j'ai du mal. Subitement, derrière moi un gosse dit « appel », oh il faut savoir ce que c'était l'appel à Buchenwald. Alors je dis non. J'ai essayé d'expliquer, mais enfin, il y avait une angoisse et une hostilité, j'appartenais à l'organisation d'accueil qui était mal vue des enfants. Oh, une hostilité, ils ont démolé le mobilier, ils ont tout cassé. Un jour, la direction a dit : « Nous avons acheté ou loué, je ne sais pas, un champ là derrière et l'on va faire de l'agriculture ». Les enfants ont immédiatement dit : « Voilà, on va nous exploiter pour le travail, n'est-ce pas ? » Il n'y avait pas à manger en France, planter des pommes de terre aurait été une solution. Subitement, un jour les enfants ont dit : « On va nous envoyer dans les mines de sel » d'où venait ce mot, je ne sais pas si en France il y a des mines de sel ? Bref, les enfants ont décidé de faire la grève. Une hostilité terrible, et c'est dans ce contexte qu'un beau jour, ma femme a été invitée un soir chez les gosses dans un groupe polonais. Elle te-

nait l'infirmier avec un médecin qui était réfugié allemand, je crois, et les enfants ont guetté le moment où ce médecin n'était pas là pour aller pleurer auprès de ma femme et raconter comment leur famille a été déportée, comment ils sont morts et c'est de leur faute, leur faute, enfin de celui qui racontait. Il fallait rassurer ces enfants et c'est devenu une sorte de rite. Les enfants sont venus les uns après les autres et elle a conquis les enfants, pas moi ! Et un beau jour, on l'a invitée et l'on m'a invité aussi. J'ai vu que ma femme commençait à inviter des enfants chez nous dans notre piaule, enfin dans notre petite chambre de rien du tout, et elle leur a servi du café. Le café était le même que celui des adultes, mauvais, mais il était chaud et nous l'avons servi dans une tasse de porcelaine avec quelques petits gâteaux qui étaient les mêmes qui servaient de dessert, mais dans une soucoupe. Les enfants étaient détendus et racontaient, c'est comme ça que l'on a su beaucoup, beaucoup de choses sur le camp avant qu'il n'y ait une littérature sur les camps. Les enfants ont chanté et ces chants, j'ai essayé de les noter au fur et à mesure. Noter les paroles et noter les notes et j'ai réussi à peu près et ça a été publié tout récemment dans un petit livre qui a été tiré à cent exemplaires.

L'autre : Vous êtes resté combien de temps ?

A.B. : Nous sommes restés trois mois et demi à Écouis après on était indésirable, parce qu'en fait, on a trouvé que cette politique nationaliste juive n'était pas adaptée. Il y avait une sorte de nationalisme juif qui était déplacé dans les circonstances.

LES ENFANTS ONT
CHANTÉ ET CES CHANTS,
J'AI ESSAYÉ DE LES
NOTER AU FUR ET À
MESURE.

L'autre : Il y avait un projet d'envoyer des enfants en Israël ?

A.B. : Oui, surtout et cela a été en partie réalisée. Le plus jeune de ces enfants est aujourd'hui rabbin principal de Jérusalem.

L'autre : Est-ce que par la suite, vous avez eu des retours justement de ces enfants et leurs passages dans ce château et sur cette époque qui était les premiers temps de leur arrivée en France ?

A.B. : Ils ont été casés dans des maisons d'enfants organisées par l'OSE, sur ce plan l'OSE a très bien travaillé. Moi, j'ai reproché simplement de rechercher trop de solutions sionistes qui à l'époque n'avaient pas encore la même importance qu'aujourd'hui. Cela posait question parce qu'en fait, on avait peur de cette réintroduction d'un nationalisme. À l'époque, c'était le moment du congrès de San Francisco⁵, c'est l'entente entre toutes les nations, il n'y avait pas encore la guerre froide, de sorte que Staline et Roosevelt c'était la même chose. On avait des idées idéalistes, politiquement très humaines.

L'autre : À l'époque, vous avez aussi eu des dessins d'enfants ?

A.B. : Oui c'est automatique. Vous savez, quand on parle avec des enfants, mais alors là j'étais porté moins sur les dessins parce que j'avais des dessins des camps et c'était insupportable. Je les ai encore, mais enfin, ce qui comptait c'était leur récit et comment tirer profit, profit philosophiquement de ces récits pour que ça change. C'était quand même un poids. Un enfant qui m'a dit : « Moi je ne me marierai jamais », Pour-

quoi ? « Parce qu'aucune femme ne peut me supporter ». Ah, pour-quoi, tu es très gentil ? Et si c'est une femme qui t'aime, etc. « Ah non, moi je suis insupportable ! Ah mais j'ai une idée, je pourrais épouser une femme qui a été déportée ». Ce sont des anecdotes que je n'invente pas !

LES ENFANTS NOUS ONT RACONTÉ, RACONTÉ, ET C'ÉTAIT DES HORREURS, DES HORREURS.

L'autre : À votre avis, le fait que les enfants puissent parler avait-il un effet sur eux ?

A.B. : Mais bien sûr, je savais très bien que ça libère ! Cette soirée, cette première veillée, elle a duré de 21h à 2h du matin et à partir de ce moment-là, tout a changé. Les enfants nous ont raconté, raconté, et c'était des horreurs, des horreurs. Aujourd'hui on le sait, n'est-ce pas. Il y avait une exploitation sexuelle par les nazis et en échange ils avaient à manger.

L'autre : Quelles ont été vos occupations ensuite ?

A.B. : C'était donc 1945-46, oui, il fallait que je finisse mes études, je n'avais pas de diplôme français et je fais ma thèse sur ces problèmes. Cela s'appelait *Les répercussions psychiques de la guerre moderne sur l'enfance* qui a paru en librairie sous le nom *J'ai vécu la guerre*. C'était le premier livre, mais qui n'intéressait personne ! On en avait marre de la guerre !

L'autre : Après cette époque avez-vous eu encore l'occasion de travailler avec des enfants ré-

fugiés, traumatisés, des enfants de la guerre ?

A.B. : Oui, des Français, j'avais la charge d'enfants du Nord et du Pas-de-Calais et qui ont vécu toute la guerre sous l'occupation allemande. Des enfants de mineurs de charbon. Nous avons fait un camp près de Clermont-Ferrand, mais j'en avais plusieurs, dont un à Theix, c'est devenu assez célèbre parce que l'on avait introduit le système pavillonnaire. Depuis c'est devenu banal et c'est une expérience qui a duré plusieurs années.

L'autre : Les enfants ont été regroupés en permanence là-bas ?

A.B. : Non, ils venaient deux mois par an essentiellement pour les vacances. Nous avons plutôt observé les conséquences, leurs préférences de livres, leurs jeux. Mais en même temps, on a tout fait pour qu'ils oublient, pour qu'ils changent de disque. Vous savez, vous avez ce double aspect, d'une part on était curieux de savoir et d'un autre côté, on a tout fait pour qu'on n'en parle pas. Ça, j'y tiens beaucoup parce que je trouve ça une sorte de sadisme scientifiquement parlant à faire parler les gens. Ensuite à partir de 1950, nous avons décidé de nous occuper, d'une façon durable, d'enfants inadaptés mentaux avec ma femme jusqu'en 1982. Nous avons eu cette idée farfelue mais logique, il faut que

⁵ Le 26 juin 1945, à San Francisco, les représentants de 51 pays fondent l'Organisation des Nations Unies (ONU). Promise dès 1941 par Roosevelt et Churchill, l'ONU remplace la Société des Nations (SDN). Issue de la Première Guerre mondiale, celle-ci avait failli dans sa mission de paix en partie parce que les États-Unis avaient renoncé à y entrer. (<http://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19450626>).

les enfants inadaptés de Paris, puissent venir en un endroit pour être scolarisé d'une façon adaptée en un local central, et j'ai loué un local proche de l'Opéra qui a fonctionné tout de même pendant six ans ou sept ans. Seulement, au bout de six mois, les trente places que nous avions étaient archi-pleines et je n'étais pas reconnu, parce que vous comprenez, il n'y avait pas de texte et le premier texte sur cette forme d'externat est sorti en 1966 et après il a fallu se battre pendant quatre ans pour être reconnus. Ensuite nous avons déménagé à Saint-Mandé qui est ma ville natale et où j'ai trouvé une école qui ne remplissait pas les conditions pour être une école, mais qui remplissait les conditions pour être un externat. Cela s'appelait le Centre de Traitement Éducatif pour Enfants après on ajoutait selon le cas, « inadaptés mentaux », « polyhandicapés ». Il y avait deux maisons qui n'existent plus parce que la succession a été très mal assurée par l'association des parents.

L'autre : Par la suite quelles ont été vos réflexions sur le travail sur le traumatisme des enfants, les programmes psychologiques pour les enfants ?

A.B. : Oui, alors là, ma femme était plus compétente que moi. Le traumatisme est un problème de neurologie et pas de psychologie. Je ne suis pas psychologue, j'ai un diplôme de psychologie aussi, mais je n'y tiens pas, je trouve que c'est flou tout ça. Sur ce plan, il faut partir de base matérielle, des conditions matérielles, je ne sais pas si vous comprenez parce que ça n'a rien à voir avec la politique. Il y a des données précises, des incapacités précises et ces incapa-

ités priment, n'est-ce pas ? Alors quand on fait aujourd'hui la philosophie de l'autisme, sans savoir ce que c'est ! Il y a un livre qui vient de paraître *L'autisme 50 ans après Kanner*, mais Kanner⁶ que j'ai rencontré m'a dit : « Ça existe depuis toujours » et moi j'ai écrit un livre *L'histoire des Autismes depuis les contes de fée* et j'ai sorti des contes de fée qui ont tout de même des milliers d'années.

L'autre : Que pensez-vous des enfants d'Afrique que l'on appelle « enfants ancêtres » qui semblent quelques fois avoir des traits d'autistiques ?

A.B. : Non, non, ça c'est de la foutaise ! Ce sont des êtres vivants, normaux, dans des conditions matérielles précises et difficiles. Cela n'a rien à voir avec des incapacités, incapacités mentales et neurologiques. Il ne faut pas faire la confusion et sur ce plan, on me considère comme sectaire mais je suis intraitable !

L'autre : Et quelles sont vos réactions par rapport aux programmes humanitaires des ONG et les programmes d'aide psychologique aux enfants ?

A.B. : Tout ça il faut les soutenir, mais il faut que ça tienne debout. Il faut distinguer entre l'aide humanitaire, notre actuel ministre de la santé était en première ligne, tout ça c'est nécessaire et utile et la psychologie n'a jamais été une aide concrète !

⁶ Léo Kanner en 1943, décrit le premier autisme infantile : il présente 11 cas d'enfants qui ont un caractère commun, le trouble du contact. L'autisme est la forme la plus archaïque et typique des psychoses infantiles.

L'autre : Ce qui me paraît très important et intéressant dans votre expérience, c'est cette place de précurseur dans la prise en charge des enfants.

A.B. : Oui mais le mot précurseur a quelque chose de vaniteux. Non, nous avons eu la chance ou le malheur d'être dans les premiers, c'est tout ! ■

Entretien réalisé le 4 février 2002

Parmi les principaux ouvrages d'Alfred et Françoise Brauner :

Ces enfants ont vécu la guerre. Paris : ESF ; 1946.

Nos livres d'enfants ont mentis. Paris : Sabri, 1951.

Pour élever un enfant déficient mental. GRPE ; 1964.

Les enfants des confins, témoignages. Paris : Grasset ; 1976.

Dessins d'enfants de la guerre d'Espagne. GRPE ; 1976.

Vivre avec un enfant autistique. Paris : PUF ; 1982.

L'enfant déréel. Paris : Privat ; 1986.

J'ai dessiné la guerre. Le dessin d'enfant dans la guerre. Paris : ESF ; 1991.

L'accueil des enfants survivants. GRPE ; 1994.

Sur les dessins d'enfants pendant la guerre d'Espagne (Collection A. et F. Brauner) on peut consulter le film documentaire de Guy Baudon (supervision scientifique Rose Duroux) : DVD www.gaboardi.net

Sur les enfants juifs réfugiés de la « nuit de Cristal », on peut consulter l'ouvrage collectif : *Les enfants de la Guette. Souvenirs et documents* (1938-1945). Paris : CDJC ; 1999.